

Le mandarin sur les bancs d'école

TENDANCE De plus en plus d'écoles secondaires proposent l'apprentissage du chinois

REPORTAGE

Champion, non loin de Namur. À l'Institut de la Providence, ce jeudi midi, la plupart des élèves jouent dans la cour de récréation. Tous ? Non ! Quelques irréductibles résistent à l'appel de la cloche et se dirigent vers la classe de chinois.

C'est que l'Institut a franchi le cap du chinois en 2011 - date à laquelle huit écoles de la Communauté française ont accepté d'organiser des cours de chinois financés par la Chine elle-même. Ces leçons sont facultatives et gratuites pour les élèves. Depuis la rentrée 2013, la Providence a franchi un pas de plus en intégrant deux heures de chinois au programme, à partir de la cinquième secondaire.

Xie Xiaoling, l'enseignante présente ce jeudi, accueille ses élèves avec un grand sourire. Dans les bancs, six élèves, uniquement des filles. « Peut-être qu'elles sont plus assidues que les garçons », se risque le professeur face à notre regard interrogateur.

Le cours débute par un peu de phonétique chinoise. Les adolescentes répètent - presque religieusement - chaque syllabe prononcée par leur enseignante. Après, elles se lancent sans l'aide de leur professeur : Xie Xiaoling semble satisfaite du résultat. La leçon s'enchaîne et le groupe se met à parler de fruits, toute la corbeille y passe. Les élèves semblent bien connaître leur vocabulaire. Les principales remarques de l'enseignante concernent la prononciation. Il faut dire qu'il existe quatre tons différents en chinois...

Exercice suivant : les élèves se présentent. Tout se passe bien. Plus difficile, ensuite, Xie Xiaoling présente des caractères chinois sur des petits écriteaux. Sans la traduction phonétique, c'est tout de suite plus difficile et les élèves sèchent.

Le cours se termine, l'occasion de discuter avec les jeunes filles présentes. Pauline entame la conversation en s'épanchant sur les raisons de son inscription à

l'option : « La Chine est un grand pays, elle se développe de plus en plus ! Elle a une grande importance économique. Et puis c'est exotique aussi. » Hochements de tête affirmatifs du côté de ses petits camarades. « Beaucoup de gens parlent chinois dans le monde », renchérit Mathilde.

Quant à savoir si c'est un apprentissage difficile... Un « oui » collégial répond à notre question. « Il y a beaucoup de tons diffé-

rents... La prononciation n'est pas évidente », lance une élève. « C'est plus difficile que le néerlandais », enchaîne une autre.

Les six étudiantes ne suivent le cours que depuis septembre. Pourtant, elles ont presque toutes participé au camp d'été l'année passée : l'Institut va jusqu'à organiser des échanges avec une école chinoise. « Mais on a plus utilisé l'anglais que le chinois, à ce moment-là », remarquent les filles.

Une anecdote les a particulièrement marquées : elles étaient systématiquement prises en photo par les habitants locaux, peu habitués à croiser des Occidentaux.

Ne pas confondre raviolis et lit

Pour illustrer la difficulté de l'apprentissage, l'enseignante se fend d'une petite blague : « C'est l'histoire d'un garçon qui visite Pékin avec une jeune fille. À la fin de la journée, il décide de l'inviter au restaurant pour manger des raviolis. Ce qui se dit "shui jiao" en chinois. Mais il le prononce mal, il utilise le quatrième ton au lieu du troisième. La demoiselle n'est pas contente, car, en lieu et place des raviolis, c'est bien dans son lit qu'il l'a invitée ! »

Pas facile donc de se frotter à la langue chinoise... Deux heures par semaine, cela reste très peu, mais, les élèves l'assurent, « cela permet de se débrouiller ». Et en plus, « ça prouve qu'on est capable de faire quelque chose de difficile », remarque Sophie, du haut de ses seize ans.

« Je pense que le chinois est à la mode, poursuit Xie Xiaoling en rangeant ses écriteaux. Il y a un réel intérêt pour le travail, vu la puissance économique de la Chine. Le succès est aussi dû à la simple curiosité des jeunes, qui ont envie de découvrir autre chose. Et puis c'est utile si jamais on veut voyager en Chine ! »

Le directeur de l'Institut de la Providence, Olaf Mertens, est lui aussi très enthousiaste. À la base, il n'a introduit les cours de chinois dans son école que « sur un coup de tête », lorsqu'il a vu passer

la circulaire en 2011. « J'ai envoyé un mail aux parents et j'ai reçu énormément de réponses positives, se souvient le chef d'établissement. Aujourd'hui, 58 élèves suivent les cours facultatifs au premier degré ! Je pense que l'apprentissage du chinois représente une belle ouverture sur le monde. C'est important d'aller découvrir de nouvelles cultures aussi. »

Un succès qui n'est pas démenti, même dans le privé. À l'école Eurochine, les deux fondatrices Wang Xiaomei et Chen Yan confient que les inscriptions ne cessent d'augmenter. « Nous enseignons à toutes les nationalités. Il y a cinq ans, nous avions 29 élèves. Aujourd'hui, nous sommes passés à 130 avec douze classes différentes », témoigne Chen Yan.

Pour les écoles de la Communauté française, le seul frein à l'expansion de l'enseignement du chinois est administratif : comme le phénomène est (relativement) nouveau, il n'existe pas encore de titre requis. L'Institut de la Providence a dû batailler ferme et user d'ingéniosité pour obtenir les deux heures d'option en cinquième.

Avant de quitter l'établissement, Xie Xiaoling nous donne un petit cours de chinois express. Elle écrit « bonjour » au tableau, en utilisant différents traits. Elle nous explique aussi comment composer un mot. Et l'on ressort de la classe l'esprit un peu embrouillé, en se disant que ces adolescentes doivent vraiment être motivées pour apprendre une langue si lointaine de la nôtre. ■

ANN-CHARLOTTE BERSIPONT



Pas facile, pour les élèves, de déchiffrer les sinogrammes que leur présente Xie Xiaoling... © ROGER MILLUTIN.

Le Chinois n'est pas que restaurateur...

SOCIOLOGIE La Belgique a connu plusieurs vagues d'immigration chinoise

PORTRAIT

La croyance populaire les imagine tous derrière les fourneaux de leur restaurant à la décoration parfois trop chargée. C'est plus que réducteur mais la caricature a peut-être une explication, celle apportée par Guoxian Zhang, professeur émérite à l'UMons et ancien directeur de l'Institut Confucius de Bruxelles. « Le Chinois est très travailleur mais ne cherche pas à s'intégrer à la vie sociale et politique du pays qui l'accueille. On ne le verra jamais manifester ou protester. Il aime rester discret. » Difficile donc de savoir qui sont les Chinois de Belgique.

« Si l'on exclut les étudiants qui ne font que passer, explique Guoxian Zhang, le nombre de Chinois établis en Belgique tourne autour des 3.000. Les premiers sont venus durant la Première Guerre mondiale car la Chine était un pays allié. Ils n'étaient pas soldats mais travaillaient dans la logistique. Certains d'entre eux, morts au front, sont enterrés à Ypres. Certains survivants sont restés et se sont installés. »

« Par la suite, poursuit le professeur, de nombreux étudiants ont été envoyés en Europe par le gouvernement dans les années 20 et 30. Puis ce fut la Seconde Guerre mondiale... »

L'étape suivante fut celle des révolutionnaires. « L'université de Charleroi a retrouvé des bulletins d'inscription de plusieurs Chinois qui ont eu un rôle important lors de la création de la république populaire de Chine. L'un des étudiants qui est passé par là est même devenu maréchal. L'ancien président Deng Xiaoping a aussi fait un passage par la Bel-

gique. Certains sont partis, d'autres se sont établis ici. »

Suite à cette révolution, de nombreux Chinois se sont exilés au Vietnam ou en Indonésie dans les années 60-70 où ils ont vécu jusqu'à ce que la situation de ces pays se complique. « Chassés ou désireux de stabilité, ils ont émigré vers l'Europe », commente Guoxian Zhang.

Puis vient l'ouverture de la Chine dans les années 80. « Ceux qui avaient de la famille déjà installée en Belgique en ont profité pour les rejoindre, poursuit le professeur. Certains sont aussi venus pour étudier et sont restés. Ils ne sont pas tous restaurateurs, que du contraire. Certains sont médecins, avocats, professeurs d'université, chercheurs ou actifs dans l'import-export. D'autres

qui ne comprennent pas la langue ont commencé à travailler dans la restauration car c'était le moyen le plus facile de s'installer. »

C'est un peu le parcours de Xun Zheng qui est arrivé en Belgique voici 22 ans. Tout ne fut pas toujours rose mais il savoure désormais la vie qu'il mène. « J'avais 20 ans et j'ai quitté pays et famille afin de venir étudier ici, se souvient l'homme qui dirige aujourd'hui le restaurant Zen, à Braine-l'Alleud. A l'époque, la Chine n'avait rien à voir avec la grande puissance qu'elle est devenue. C'était encore un peu la dictature. Il m'a semblé que je réussis mieux ma vie en venant en Belgique où ma sœur s'était installée un peu plus tôt. Elle travaille aujourd'hui dans une so-

ciété japonaise spécialisée dans les pièces de vélos de compétition. »

Avant de quitter son pays, Xun a tenté de se préparer au grand saut qu'il allait réaliser. En vain. « J'ai tenté d'apprendre le français dans des écoles chinoises mais ça n'a pas marché. C'est donc sans le moindre bagage que je suis arrivé. Finalement, en apprenant sur le terrain, j'ai réussi à maîtriser la langue assez facilement. » Après quelque temps, le jeune homme pouvait se lancer dans ses études de commerce extérieur. Mais l'argent manquait. « Pour financer mes cours, j'ai commencé à travailler en salle et en cuisine dans la restauration. Ça m'a plu. Finalement, j'ai ouvert mon propre établissement. » Ce que font d'ailleurs nombre de

ses compatriotes. Au point de tomber dans la caricature qui voudrait que tous les Chinois soient restaurateurs ?

« C'est vrai que c'est un peu l'image que nous avons l'impression d'avoir, s'amuse Xun Zheng. Il faut savoir que l'Horeca est un secteur exigeant. Comme le Chi-

« Le Chinois est courageux, il n'a pas peur de travailler beaucoup et avec des horaires spéciaux » XUN ZHENG

nois est courageux, il n'a pas peur de travailler beaucoup et avec des horaires spéciaux. » Une capacité qui a cependant ses conséquences moins agréables. « J'ai des amis belges et chinois, explique le restaurateur. Je vis avec tout le monde, mais je n'ai pas l'occasion de voir souvent mes amis. Je le déplore car la Belgique est un pays accueillant pour ceux qui veulent travailler et s'intégrer. » Aucune envie, dès lors, de retourner vivre au pays qui a énormément changé en 20 ans ?

« Ma vie est ici désormais, affirme Xun. Je suis marié et j'ai deux enfants de 12 et 5 ans. Ils sont belges. Par contre, je retourne de temps en temps en Chine car mes parents et mon frère y vivent encore. Eux aussi viennent d'ailleurs régulièrement nous voir. Ils ont même une carte d'identité belge. Mais qui sait, comme le pays s'est démocratisé, peut-être y retournerai-je un jour définitivement... »

Directeur de l'hôtel-restaurant La Maison du Dragon, à Bruxelles, Su est, lui, arrivé en 1978. Egalement pour étudier. « Mes parents étaient commerçants, raconte-t-il. Moi, j'avais 26 ans et je voulais étudier l'éco-

nomie. Je suis venu seul en Belgique. Mon frère et ma sœur avaient, pour leur part, opté pour les Etats-Unis. Ces exils n'avaient rien de politique. »

Aujourd'hui, Su se retrouve à la tête d'un hôtel situé en plein centre de Bruxelles et fréquenté par des clients venus du monde entier. Il a aussi créé un petit journal destiné à ses compatriotes. « Nous y traduisons l'essentiel de l'actualité belge et chinoise qui peut les concerner. Ça les aide à comprendre leur pays d'adoption. » Une facilité et une volonté d'intégration qui participent peut-être à la bonne image dont jouit la communauté chinoise aux yeux des Belges ?

« A Anvers, il existe une espèce de petit Chinatown près de la gare, poursuit Su, sinon ailleurs, comme à Bruxelles, nous vivons un peu partout dans la ville. Ce n'est pas comme à Londres ou à New York. Et puis, comme il est d'un naturel discret, le Chinois ne fait pas beaucoup parler de lui. » ■

FRÉDÉRIC DELEPIERRE

LE CHIFFRE

3.000

C'est le nombre approximatif de Chinois vivant actuellement en Belgique. Sans compter les étudiants qui sont inscrits dans les différentes universités ou écoles supérieures du pays. Cette communauté chinoise, s'est construite au fil du temps en suivant différentes vagues d'immigration dont la première date de la Première Guerre mondiale.

F. DE.



Xun Zheng est venu pour étudier puis il a décidé d'ouvrir son restaurant à Braine-l'Alleud. © RENÉ BRENY.